

ÉTHIQUE, DÉSIR DE L'ANALYSTE, DÉSIR D'ANTIGONE

COMMUNICATION DU 20 JUIN 2015 - JOURNÉE D'ÉTÉ

ISABELLE COUNET

INTRODUCTION

Comment rendre compte du trajet d'un atelier qui s'est réuni neuf fois autour de ce que nous avons appelé « Thèmes freudo-lacaniens », à partir d'exposés d'enseignement tenus par Patrick De Neuter et Cécile Pinaire ? Dans l'après-coup, il me semble que nous nous sommes interrogés, à partir de ces exposés, mais aussi en prenant appui sur notre travail personnel et sur notre clinique, sur la **composante éthique de la démarche analytique** : que ce soit dans les entretiens préliminaires, le rôle de l'argent dans la cure, le désir de l'analyste, la parole sur fond de silence – interventions, interprétations –, le narcissisme et, comme vous pourrez le voir ici, le parcours du sujet à partir du stade du miroir et comment la place de celui-ci et de l'Autre – que l'analyste incarne un temps – est modifiée dans la cure.

Que s'est-il passé quand Freud, renonçant à l'hypnose, postule l'existence de l'inconscient ? Pour vous en parler ici, je m'inspire d'éléments d'une réflexion de Patrick Guyomard, prononcée lors du XXV^e anniversaire de Chapelle-aux-Champs (1992), retranscrite par Roland Geeraert. Je m'appuie aussi sur le livre de P. Guyomard, *La jouissance du tragique* (1992) pour la partie concernant le désir de l'analyste et le désir d'Antigone.

1. FREUD

Freud n'a jamais employé le terme d'éthique comme tel. Dans le deuxième des *Trois Essais*¹, il avance que l'enfant doit renoncer à une grande part de ses satisfactions pulsionnelles en les **sublimant**, dans ses apprentissages, intellectuels et autres (par exemple pulsion épistémophilique : sublimation de l'emprise et du plaisir scopique). D'ailleurs, dans toute son œuvre, Freud traite de la culpabilité, du besoin de punition, du surmoi. Une complète libération de la sexualité n'a jamais préservé le sujet de la névrose ni de frustrations de tous ordres. La **sublimation** a joué un rôle extrêmement important dans la vie de Freud : toute son œuvre en est un parfait exemple, son amour de la science, de la recherche et de l'art – **mais comme analyste, il se défendait d'imposer la sublimation à ses analysants.**

Freud, en posant l'existence de l'inconscient, élargit les limites de la parole et donc de l'humain : dans les rêves, lapsus, les actes manqués, les silences – qu'on qualifie parfois d'« éloquentes » – le sujet de l'inconscient continue à parler, *a fortiori* quand l'analysant se tait ou dit autre chose que ce qu'il croyait dire. Ce que Freud refuse dans l'hypnose, dit P. Guyomard, **c'est l'abus de pouvoir** (séduction, suggestion) qui l'accompagne : « Le patient hypnotisé ne fait pas l'expérience de son refus de se souvenir, de son refus de guérir, de son refus de grandir », c'est-à-dire de ses **résistances**. Les résistances, c'est le refus de quitter l'enfance, l'univers pulsionnel infantile (la Chose), dont nous sommes séparés mais qui revient tout le temps et donc le silence, comme résistance, qui peut être un retour à l'infantile dans l'expérience de la cure, nous rattrape sans cesse.

2. DOLTO

Que nous travaillions avec des enfants ou des adultes, nous travaillons toujours avec l'enfant qui n'est pas encore nécessairement doté de parole, *l'infans*, avec lequel nous n'avons jamais fini puisque nous nous souvenons ou reconstruisons dans la cure ce dont nous avons dû nous séparer : c'est cela qui nous rend pleinement humains. Dans ce sens, l'éthique – et Dolto le dit très bien – c'est d'une part une « **trahison** » de l'enfant qui est en nous, pris dans quelque chose d'incestueux et aussi, d'autre part, **une fidélité au souvenir, au geste d'avoir perdu, de s'être séparé**. Dans l'hypnose, on se souvient et puis on oublie qu'on s'est souvenu : la psychanalyse, par contre, ne veut pas n'importe quelle guérison pour les analysants : si on guérit uniquement par la médication, la suggestion, le transfert restera non analysé et le patient « rechutera » dit Dolto. Le patient vaut mieux que cela.

¹ S. FREUD, *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), coll. Folio Essais, Paris, Gallimard, 1987, p. 123.

* les apprentissages tels que le sport, la musique, la cuisine (sadisme) ; la sublimation est une des possibilités de l'élaboration du surmoi.

Dolto n'a jamais méprisé, comme la psychanalyste d'enfants qu'elle était, la nécessité de l'éducation (« médecin d'éducation ») et d'une autorité bien comprise. Le terme « éducation » est à entendre ici non comme pédagogie mais au sens étymologique : *e-ducare, ex-ducere* : mener hors de (la cellule papa-maman). Jusqu'en 1900, le mot *éduquer* était d'usage rare, on préférait *élever*. Il signifiait : diriger la formation de quelqu'un par l'instruction et la pédagogie – toujours ce sens en anglais. Si on en fait l'histoire étymologique, au XVIIIe siècle, il prend le sens de **développer une faculté particulière par un entraînement**, puis au début du XIXe, **apprendre à quelqu'un les usages de la société**, donc en le faisant sortir de la famille. « *Séduire* » : rend aussi l'idée de « **mener hors d'un groupe** » mais mener à l'écart pour tirer à soi (*se* : pronom réfléchi) avec, en latin d'église au XVe siècle, l'idée de corrompre, tromper, subvertir et, en langage juridique, suborner un témoin. Au XVIe siècle, on est passé à l'acception moderne « **d'amener une femme à se donner** », puis vers la fin du XVIIe, de convaincre (quelqu'un) en employant tous les moyens de plaire »². Dolto n'était pas dans ce champ-là et ne voulait pas se substituer aux parents.

3. LACAN ET GUYOMARD

Qu'est-ce que cela (se garder de l'idéalisation de l'enfance) implique pour le psychanalyste ? Cela implique qu'il doit respecter une limite, refuser une fascination, une perversion qui pourrait l'amener à se poser en idéal, en position surmoïque pour le patient, ce que Lacan a dénoncé sous de multiples formes. Il reprend dans *L'Éthique* certains idéaux que l'analyste ne doit pas tenter d'atteindre dans la cure (souverain Bien, amour génital oblatif, authenticité, idéal d'autonomie, éthique religieuse prônant l'amour du prochain, éthique capitaliste prônant l'accumulation des biens, éthique bourgeoise...) en disant que ce n'est pas cela qui est à atteindre en fin de cure et que d'ailleurs, l'analyste n'a rien à imposer à son analysant : « On ne peut dire que nous intervenons jamais sur le champ d'aucune vertu. Nous déblayons des voies et des chemins, et là, nous espérons que ce qui s'appelle vertu viendra fleurir³ ». Comprendons ici le terme « vertu » au sens latin, synonyme de « puissance », « effet » (la vertu d'un remède, son efficacité) qui n'est pas sans évoquer dans ce contexte, la sublimation.

C'est là que P. Guyomard situe **le désir de l'analyste** : l'analyste permet par son silence ou sa parole que la parole ou le silence de l'analysant se déploie – qu'est-ce qui se passe dans le transfert ? – et que le patient, en s'entendant, parvienne à réaliser que ce qui lui arrive, dans son corps, dans ses relations aux autres, il y est quand même pour quelque chose... Ce

² A. REY (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1992.

³ J. LACAN, *Séminaire VII, L'Éthique* (1959), Paris, Seuil, 1986, p.19.

silence ou cette parole (qui pourrait induire trop de connivence, de pédagogie...) replonge le patient **un temps** dans ce quelque chose d'incestueux au cours de la cure, qui ne doit pas être l'endroit d'une complaisance. Et de tout cela, l'analyste refuse d'en jouir. Connivence et fascination existent des deux côtés mais ne sont pas pareilles ou plutôt sont vécues autrement par l'analyste et l'analysant. Je parlerais plutôt de (névrose de) transfert auquel nous nous prêtons, dans lequel nous sommes pris, sans nous y complaire car l'analysant nous prête un savoir, un pouvoir que nous n'avons pas – ou plutôt pas le savoir qu'il nous attribue.

Désir de l'analyste, oui. Jouissance non, car quand je parle de « ce quelque chose d'incestueux », de la Chose, de cet au-delà du principe de plaisir qui est la pulsion de mort, ce serait justement l'analyste qui se mettrait en place de complice de son analysant, devenant ainsi un petit autre : si l'analysant ne cesse de tendre vers cette Chose, pourtant irrémédiablement perdue, il s'en protège en même temps pour survivre, condition *sine qua non* pour désirer et demander. Cette « position » implique l'expérience de la douleur. Douleur de trop s'approcher d'une part, douleur du maintien à distance d'autre part.

Si Lacan a parlé de cadavérisation de l'analyste⁴, on ne peut cependant pas dire qu'il ait été partisan de la non-intervention systématique : il souligne la nécessité pour l'analyste de parler « ni trop tôt ni trop tard⁵ », pas de ne pas parler du tout. L'analyste, dans le schéma L, voyage entre a (ou a') et A (axe du bas), n'est « ni l'un ni l'autre (*ne uter*) de ceux qui sont là », ni le semblable de l'analysant, ni le Grand Autre non barré, détenteur de la vérité du désir de son analysant, détenteur qui saurait d'avance ce que serait le Bien de celui-ci. Lacan dit que l'analyste présente **la mort** mais pour permettre au patient de faire l'expérience de son propre positionnement par rapport à **la mort** car le Grand Autre n'a pas de désir par rapport à lui, par rapport à nous. C'est ce qui arrive à Emmanuel Carrère dans son dernier livre, *Le Royaume* (2014) ⁶, lorsqu'il nous relate sa rencontre avec F. Roustang, avec une demande d'analyse. **Lire ici**. Son intervention sort Carrère de l'impasse en lui proposant une alternative à son envie suicidaire : « Vous pouvez vivre », autrement dit : « Vous pouvez vivre avec vos angoisses, même si elles vous font souffrir : **cela ne vous oblige pas à vous suicider pour autant** ». Le seul désir de l'analyste ne guérit pas le patient de sa difficulté de vivre.

⁴ J. LACAN, *Ecrits* (coll. Le champ freudien), Paris, Seuil, 1966, p. 589.

⁵ J. LACAN, *Les Ecrits techniques de Freud* (1953-1954), Le Séminaire, livre I, Paris, Seuil, 1975, p. 9.

⁶ E. CARRÈRE, *Le Royaume*, Paris, P.O.L., 2014, p. 22-24.

Pour Lacan, l'éthique serait de « ne pas céder sur son désir⁷ » ; **mais de quel désir s'agit-il ?**

Avant son séminaire sur l'Éthique (1959-60), Lacan avait défini le désir comme désir meurtrier, incestueux, cannibalique.

Ce dont Lacan parle avec plus de nuances dans le Séminaire VII, c'est bien sûr du **désir inconscient** qu'on cerne en exhumant les différents fantasmes et objets où ce désir s'incarne, s'imagine se réaliser. C'est une quête sans fin qui unifie le sujet. J'opposerais à cela **le souhait conscient** : céder à ses désirs, à ses envies – c'est-à-dire en fait, obturer son désir inconscient, y renoncer, en ayant trouvé une fois pour toutes une « recette » non de « bonheur » mais de jouissance. Le désir inconscient, au sens lacanien, est tout le temps relancé, est permanent, et l'homme n'a à attendre l'aide de personne. Céder à ses désirs, à ses envies, serait ainsi remettre les questions concernant l'être à plus tard... ou à jamais.

- *Antigone ou le désir pur*

Lacan étudie l'exemple d'Antigone, fille d'Oedipe et de Jocaste, qui veut donner une sépulture à son frère Polynice qui a trahi Thèbes. Elle veut respecter ainsi la loi des dieux (c'est-à-dire rester dans le champ humain, dans le symbolique) et non pas celle de la cité, en l'occurrence celle de Créon, en laissant le cadavre de Polynice se faire dévorer par les chiens, comme un déchet⁸. En ne l'enterrant pas – ce à quoi Antigone s'oppose, ne cède pas sur son désir⁹ – Créon veut faire sortir Polynice de la communauté humaine, du lien symbolique. Malgré ses crimes, Polynice est le frère d'Antigone, issu des mêmes parents, mort, et à ce titre plus irremplaçable qu'un époux ou qu'un enfant¹⁰. Elle recouvre clandestinement sa dépouille d'une fine couche de poussière, une fois, et la deuxième fois se fait prendre et est condamnée à être emmurée vivante. Elle paie ce désir de sa vie, qu'elle s'ôte en se pendant dans son tombeau.

Nous pouvons nous demander pourquoi Lacan consacre le dernier tiers de son séminaire sur *l'Éthique* à parler d'Antigone et de son désir pur. Lacan est fasciné par une **certaine dimension héroïque** qu'incarne Antigone, qui ne cède pas sur son désir, quitte à payer cela de sa vie. Lacan est aussi fasciné par la mort, ou plutôt **la pulsion de mort freudienne**, qu'il a reprise beaucoup plus amplement que les disciples et successeurs directs

⁷ J. LACAN, *Séminaire VII, L'Éthique* (1959), Paris, Seuil, 1986, p. 370.

⁸ J. LACAN, *Séminaire VII, L'Éthique* (1959), Paris, Seuil, 1986, p. 307.

⁹ **Ce n'est pas un désir inconscient de vouloir enterrer son frère, privé de sépulture. Mais ce souhait est porté par le désir inconscient d'Antigone d'identifier sa vie à cet enterrement, de ne pas sortir de cette malédiction familiale tragique et, ce faisant, de la perpétuer.**

¹⁰ J. LACAN, *ibidem*, p. 297.

de Freud. (En se soumettant au « Maître » langage, on se coupe de l'immédiateté qui a à voir avec la mort : « le mot est le meurtre de la Chose »¹¹. le symbolique tue notre accès à la Chose, mais n'oublions pas que c'est la mère qui en parlant à son enfant, en lui apprenant à parler, lui donne de pouvoir vivre et de pouvoir mourir. Ce n'est donc pas la jouissance morbide qui fascine Lacan mais bien cet aspect-là).

En se donnant la mort, Antigone, dit P. Guyomard¹², « sacrifie son être à la répétition du malheur familial » : les deux frères s'entre-tuent lors d'une guerre civile : Étéocle l'aîné, au pouvoir depuis un an, devait céder le trône comme convenu après ce laps de temps à son cadet, Polynice. Pour réclamer son dû, celui-ci s'est allié aux ennemis de Thèbes et est donc considéré comme traître. Dès l'issue du combat, tout est déjà joué : **Antigone entre dans l'entre-deux morts**, par cette espèce de folie tragique, qui fait aussi sa grandeur – *l'atè*, menant jusqu'à son terme le désir de mort. Antigone paie la dette des morts et y reste attachée, d'où le **désir pur, de mort**¹³, qualifié aussi d'incestueux **par Guyomard**. Son promis (et cousin germain) Hémon, fils de Créon se suicide après avoir dénoncé *l'ubris*, la démesure de son père, Créon. La mort d'Antigone signe aussi une maternité impossible pour elle, à laquelle répond le suicide d'Eurydice, mère d'Hémon et femme de Créon. De cela, Lacan ne parle pas.

- *Antigone et Créon ou le malentendu*

Créon, au service du pouvoir et des biens, ne veut pas céder à Antigone, une femme. Cette menace d'une emprise du féminin et d'un bouleversement de la différence des sexes le rend fou. S'il ne cède pas à Antigone, il restera un homme, gardera son identité. De plus, il est sourd aux paroles d'Hémon qui veut le sauver comme père. Guyomard avance qu'Antigone « transfère » un moment sa folie sur Créon, comme un patient pourrait le faire sur son analyste¹⁴. Le devin **Tirésias** dévoile à Créon que les dieux ne l'approuvent pas et que Thèbes en pâtira, si Polynice n'est pas enterré et Antigone libérée. Les paroles de ce tiers¹⁵, aveugle, qui, jadis, avait déjà dévoilé à Œdipe ce qu'il voulait savoir, arrivent trop tard pour sortir Créon de ce face à face en miroir avec Antigone. Créon se dit même plus fort que les dieux, s'empare des lois qui ne font plus tiers, tout en redoutant de voir les Thébains se retourner contre lui.

¹¹ J. Lacan, *L'acte analytique*, 1967-1968, Le Séminaire, livre XV, version Anne Porge, <http://www.valas.fr/Jacques-Lacan-L-acte-psychoanalytique-1967-1968,136>

¹² P. GUYOMARD, *La jouissance du tragique. Antigone, Lacan et le désir de l'analyste* (Coll. Champs), Paris, Flammarion, 1992, p. 106 et ss.

¹³ J. LACAN, *L'Éthique* (1959-1960), le Séminaire, livre VII, Paris, Seuil, 1986, p.329.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 108.

¹⁵ SOPHOCLE, *Antigone*, trad. R. Pignarre (coll. Garnier Flammarion), Paris, Flammarion, 1999, p. 86.

Antigone et Créon confondent bien et mal, dit Guyomard, et exemplifient ainsi ce combat de toujours entre la loi des dieux et les lois de la cité, défendues par Créon, en son propre nom. Je pense que Créon n'incarne pas pour Antigone un Grand Autre suffisamment énigmatique et ne peut lui renvoyer quelque chose sur elle-même : la confrontation à l'altérité effraie Créon. En fait, tous deux sont dans un désir pur, mortifère, incestueux. Créon ne parvenant pas à se décaler d'Antigone, tous deux restent dans un duel imaginaire, figé, une relation en miroir. Après le départ d'Antigone vers son tombeau, l'intervention de Tirésias¹⁶ tente de sortir Créon de la confusion, ce qui participe (?) de la fonction de l'analyste :

Réfléchis, mon fils. Tout le monde est sujet à se tromper et *celui-là cesse d'être un insensé ou un malheureux, qui, tombé dans le mal, s'en guérit et ne s'obstine pas dans sa faute*. Mais entêtement se condamne à maladresse. Allons, cède au mort, ne persécute pas un cadavre. Un mort n'a pas besoin d'être tué deux fois. Je te parle pour ton bien car je te veux du bien.

CONCLUSIONS

En fait la psychanalyse fonde l'interdit de l'inceste, tout en trouvant son origine dans l'inceste, mais **la coupure**, dit Guyomard, n'est jamais complète ni définitive. Lacan, dit-il, parle de la démarche de son œuvre comme d'un **retour à Freud** mais c'est aussi une tentative toujours répétée de **symboliser**, de **nommer** pour pouvoir se séparer, se déprendre.

Lacan a peut-être pensé un moment, dit Guyomard, que le désir de l'analyste se devait d'être pur, mais il ne l'a jamais démontré, il s'est dédit. Je ne connais pas assez l'histoire du mouvement psychanalytique mais ne serait-ce pas d'autres qui ont pensé ainsi ? Pensons par exemple, lors du début de la psychanalyse, à la relation Freud-Fliess, à Freud qui analyse sa propre fille, etc. : il s'agit dans un premier temps de reconnaître cette origine incestueuse pour s'en séparer et ce commencement « n'en finit pas »¹⁷. Dans *Les quatre concepts fondamentaux*¹⁸, quatre ans après le séminaire sur l'Éthique, Lacan ajoute : « Le désir de l'analyste n'est pas un désir pur. C'est un désir d'obtenir la différence absolue (quand même encore surmoïque → *Encore*), celle qui intervient quand confronté au signifiant primordial (phallus, nom-du-père ?), le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir ».

¹⁶ SOPHOCLE, *op. cit.*, p. 86.

¹⁷ O. MANNONI, *Un commencement qui n'en finit pas. Transfert, interprétation, théorie* (coll. Le champ freudien), Paris, Seuil, 1980.

¹⁸ J. LACAN, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Séminaire, livre XI, Paris, Seuil, 1973, p. 248.

Le désir de l'analyste a des commencements incestueux, ne peut qu'être mêlé d'inceste et de fascination. Toute notre vie, nous avons à nous déprendre de cette origine. Le désir de nos parents n'a pas été pur non plus et on peut arriver à le relativiser, peut-être pas en rire mais en sourire. Chaque analyste a le sien : pour l'un, ce sera une réponse œdipienne à ce qu'il a vécu : soigner une mère folle, se faire remarquer du père... Ce n'est pas **que** cela et nous en déprendre et analyser cette « déprise » n'en finit pas. Finalement, personne ne serait vivant s'il n'y avait pas cet inceste de départ. Et sans doute n'y aurait-il pas d'analyse non plus, conclut Guyomard, mais, ajoute-t-il, « **le désir de l'analyste est justement un désir séparateur, un désir de différence, un désir qui soutient l'analyse et pas un désir d'être analyste. C'est un tel désir qui a animé Lacan et fait de son "retour à Freud" une reprise (*Wiederholung*) et, en même temps, une redécouverte et non une répétition pure** »¹⁹.

BIBLIOGRAPHIE

E. CARRÈRE, *Le Royaume*, P.O.L., Paris, 2014.

P. DE NEUTER, « Questions éthiques » in *Esquisses psychanalytiques*, n° 18, Paris, 1992, p. 135-145.

A. DUFOURMANTELLE, *La femme et le sacrifice, D'Antigone à la Femme d'à côté*, Paris, Denoël, 2007.

S. FREUD, *Trois essais sur la théorie sexuelle (1905)*, coll. Folio Essais, Paris, Gallimard, 1987, p. 123.

N. FROGNEUX et P. DE NEUTER, « Normes, normalités, sexualité et psychanalyse », in *Sexualités, normes et thérapies. Approches interdisciplinaires des pratiques cliniques*, Bruxelles, Academia-Bruylandt, 2006, p.151-190.

P. GUYOMARD, « L'éthique de la psychanalyse », conférence prononcée pour le XXVe anniversaire du Centre Chapelle-aux-Champs, Bruxelles, 1992.

P. GUYOMARD, *La jouissance du tragique. Antigone, Lacan et le désir de l'analyste* (coll. Champs), Paris, Flammarion, 1998.

J. LACAN, *Ecrits* (coll. Le champ freudien), Paris, Seuil, 1966.

J. LACAN, *Les Ecrits techniques de Freud (1953-1954)*, Le Séminaire, livre I, Paris, Seuil, 1975.

J. LACAN, *L'éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, Le Séminaire, Livre VII, Paris, Seuil, 1986.

¹⁹ P. GUYOMARD, *op. cit.*, p. 131.

J. LACAN, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Le Séminaire, livre XI, Paris, Seuil, 1973.

M. LAURET, *L'énigme de la pulsion de mort. Une éthique de la joie*, Paris, PUF, 2014.

O. MANNONI, *Un commencement qui n'en finit pas*, Paris, Seuil, 1980.

M. SAFOUAN, *Lacanian*, t. I, Paris, Fayard, 2001.

SOPHOCLE, *Antigone*, trad. R. Pignarre (coll. Garnier Flammarion), Paris, Flammarion, 1999.

Notes :

Désir inconscient d'Antigone : - ne pas sortir de la malédiction familiale, inceste.

Souhait conscient : - donner une sépulture à son frère.

Suicide « particulier » : elle **se laisse** emmurer vivante car elle refuse de suivre la loi de Créon : sépulture (même une couche de poussière) : une des premières marques symboliques.

Etéocle ne veut pas « transmettre » la royauté à son frère Polynice qui, après un an, y a droit. Créon le soutient. Par contre, il veut « déshumaniser » Polynice, Antigone veut qu'il reste dans cette communauté humaine.

Elle se pend, comme sa mère Jocaste. « Plutôt qu'une abdication, elle réitère le geste maternel en choisissant la sentence de mort mais elle le fait comme sacrifice : quand le monde humain n'est plus viable, il faut pactiser avec les morts. Elle est fidèle à sa mère dans la loyauté de la répétition. »

Antigone ne choisit pas d'être folle mais, dans son face à face / duel avec Créon (cf. Robert Anthelme qui rapporte qu'on tuait les prisonniers qui « osaient » regarder les bourreaux nazis en face), il y a un troisième terme qui n'apparaît pas, la place de l'humour, ou la place du fou, la poésie. C'est justement cette voie tierce qu'Antigone ne trouve pas ; autrement dit, dans le tragique, il n'y a pas cette voie de côté.

Dans le tombeau, il n'y a rien d'ouvert entre elle et Créon : il n'y a pas de sortie de ce duel imaginaire, même s'il y a Hémon et Tirésias pas loin → impasse du manque de 1/3. C'est 1) ce duel imaginaire + 2) le fait que les autres arrivent trop tard – Antigone s'est pendue – qui font la tragédie (cf.

aussi Roméo et Juliette) // hypnose = autre duel imaginaire : le patient est obligé de se souvenir > suggestion.

Le 1/3 introduit dans ce duel une temporalité, de sorte qu'on a à faire avec un processus et non plus qqch de figé.